

Sur les toits

Paul Bélanger

Number 155, Summer 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/91890ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (print)

2371-3445 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bélanger, P. (2019). Sur les toits. *Les écrits*, (155), 71–85.

SUR LES TOITS

TRAVERSE

1

tu ne connaîtras pas avant la fin
l'histoire qui commence ici pas plus
à la lecture icelle celui qui entame
avec toi le chant secret des origines
rien du sujet ni de la fin aucun
signe ne fera rumeur de ce qui advient
quoique considérant bien la chose tu
retourneras dans ta petite ville provinciale
de Lévis pour tenter de saisir l'âme
et la fin hors cette caisse re-nommée
dans les jardins de la ville
il faudra bien un jour aller de ce côté
comme autrefois faire entrer les lettres
des amis de ce temps pleines de prophéties
sans mesure et toujours dans la vision des grandeurs
propre à cet âge de la vie comme on dit
tout ça ne ferait bien qu'une seule histoire
la tienne mêlée à celle des proches et même
à celle du monde car alors vous viviez
ce qu'ils appelleraient les trente glorieuses
en omettant de préciser l'économie de la guerre
et l'âge de la scission de l'atome dans laquelle
le monde se trouve encore engagé soixante-
dix ans plus tard au moment où commence
ici l'exercice de te prolonger tant soit peu
même si c'est seulement pour toi

2

il faut pourtant que tu éprouves le vide avant
de poursuivre tant il est vrai que l'histoire
de la petite à la grande du biographique
à l'universel est tout autant complexe
et pas moins visibles les élucubrations
de tes folies que celles des grands acteurs politiques
ou autres que cherches-tu encore en ces ruines
et ces vers qu'on n'entend plus et que tu as toi-
même oublié en grande partie la mémoire
étant ce qu'elle est une suite d'apories sans limite
tu ne vas pas laisser ce morceau qui te mène
à ton propre inconnu car la petite ville
n'est qu'un lieu de passage et elle
ne ressemble plus guère aux années où tu y as vécu
voilà bien longtemps tout de même sans cesser
pour autant de la reconnaître en toi mais sans doute
est-ce toi-même que tu traverses davantage
que l'espace physique ou contingent comme on dit
ou plutôt comme on ne dit plus l'époque
passée à autre chose
tu t'en éloignes plus tu passes inconnu
dans une ville énigmatique dont cette tentative
échoue à saisir les tenants et les aboutissants
sauf tout de même quelques saisissements
à une compréhension qui donnerait de la profondeur
à ta connaissance du monde et de toi-même

3

tu mets dans ta poche un cadavre
de monde enveloppé dans un kleenex
l'histoire poursuit à ton insu
l'incertain mirage de cette histoire
que tu portes et qui se met en train
en même temps que les mots les trains
sont une figure de ta vie comme la corneille
printanière qui ne venait pas tant
que le printemps ne revenait elle signait
plutôt un symbole obscur qui t'échappait
puisque de si loin qu'il t'en souviennne elle
était toujours sur la même cime d'un feuillu chétif
sur la mini falaise qui séparait les vivants
et les morts du cimetière Montmarie
comme tout cela est banal penses-tu
pour autant c'est là que se joue ton propos
tu es un homme du demi-siècle et tout
sera oublié vers la nouvelle barbarie
du monde tandis que parallèlement
les poètes sculptent la pâle mémoire
de leurs vies minuscules

4

toute douleur est fondatrice
de la naissance à la mort et cela
tu l'as vécu dans ta chair
dans la jouissance et la perte
la part de l'autre resté en toi
souffre du mal irréparable
ronge en toi la puissance
qui te fait agir et combattre
en espérant qu'une once de lucidité
parvienne jusqu'au monde
et qu'il dormira plus paisible
demain même si tu en doutes
cela compte seulement que tu le nommes
et le nommant cela advient
si on ne t'entend pas tu en as pris
ton parti et ce que l'on n'entend
pas du poème il le dépose comme le drame
lumineux de pas à venir qui serait pure
beauté d'un acte de ta conscience

5

quand tu plonges en toi pour observer
les traces de ces années ce ne sont jamais
que des fragments épars tandis que l'histoire
de la ville comme telle te demeure distante
tu connais si peu l'histoire de ta ville
première certes Louis Fréchette et quelques artistes
des musiciens le fondateur Desjardins
le maître de caisse qui fonda dans la très catholique
Lévis sa banque coopérative
dans le quartier de la petite bourgeoisie
lévisienne et non loin de là naîtrait
à quelques rues ta mère qui fréquenterait
le collège classique des jeunes filles de l'époque
deviendrait amoureuse du poète Lamartine
dont tu ne connaissais vraiment que le nom
presque pas sa poésie tu n'en regrettes rien
mais te repens un peu de ne pas l'avoir
assez fréquenté

6

que sont ces pays voilés maintenant
que le monde n'appartient plus à aucun passé
pas davantage tu n'appartiens à ton enfance
on dirait que toute profondeur a quitté l'humanité
quand tu sais que tu l'évoques
pratiquer l'antithèse de cette idée de civilisation
aujourd'hui si arrogante et brillantissime
de son savoir et ici si distraite par l'humour
élevé au rang de civilisation du bonheur
quelle sera la prochaine étape demandes-tu
alors que tu te retires non par dédain
du monde mais pour retrouver la racine
des images qui le supportent
ces rets invisibles bafoués par les actualités
quand le plus actuel est encore voilé
aux yeux de l'aujourd'hui qui reconnaît
à peine son passé sinon pas d'images d'Épinal
qui ne résonnent en rien dans les réseaux
contemporains qui clament à plein régime
et à charbon véhiculant plus d'informations
qu'un cerveau ne peut en supporter
lequel à force devient surmené
voire amnésique alors qu'un seul poème
remet bien en place la vie et bien
au centre l'être de toute humanité

7

prière de la maison sans âme
 le seul pays tu l'as quitté depuis
 l'enfance ces terres sont habitées et
 rien n'est plus de la forme laissée derrière
 plus de champs mais une banlieue
 des traversiers modernes une gare
 sans plus de train tel est le monde
 du progrès qu'une époque poussant l'autre
 le palimpseste se poursuit et qu'une histoire
 en efface la précédente un nom en remplace
 un ancien sans jamais que dure la mémoire car ici
 tout finit par s'effacer et les fantômes n'ont
 même plus d'espaces à hanter les cimetières
 sont plein d'âmes consentantes mais plus rien
 n'est consenti et les églises abritent
 maintenant des condos modernes
 seuls la douche et le café matinal restent sacrés
 pourtant un lien existe entre ces événements
 apparemment disparates sans conséquences
 et le poème le donne par attention
 au monde à tout ce qui en émane ou en est soustrait
 sans jamais l'imposer ou se l'approprier
 la respiration du monde y passe et là
 précisément tu es enfin réuni
 rassemblé à toi-même tout
 pour recommencer
 même sans mémoire
 la terre est si vaste qu'elle garde trace

8

je vivais dans la solitude des ports
écrivais-tu dans ton roman baroque
me confondant aux ombres de mon pouvoir
sur personne comme son amiral patriarche
du célèbre colombien à la différence que tu
restais replié dans une maison sans fenêtre
qui avait l'allure d'une cabane abandonnée
tu l'avais longuement patiné sans bruit
les nuits pendant que tout le monde s'en allait
rêver et mettre au point le gigantesque
scénario tentaculaire qui n'avait
aucune incidence alors que tes desseins
consistaient à rendre compte de l'état burlesque
du monde dans une programmation de miroirs
se réfléchissant jusqu'à la fin des temps
mais encore l'imitation ne suffisait pas
et j'agrandissais mon palais par l'intérieur
creusais des galeries souterraines si bien
que j'étais seul à m'y reconnaître
mais bientôt je finissais moi-même
par m'y perdre je restais plusieurs jours
à déambuler dans les corridors sans lumière
tu
bâtissais ainsi un continent inexistant
exerçant ton pouvoir sur un monde sans parole
pourtant plus riche d'imagination
que tous les continents réunis sans ordre
de route sans ordonnance et tu avais
tous les pouvoirs de poursuivre ou d'abolir
le château invisible jusqu'à la fin des temps
ce qui ne voulait rien dire en soi sinon
que tu créais le plus incroyable des récits
pour moi seul et tu ne voulais pas que cela cessât

9

et tu retournais à tes lubies de paradis
comme un prince dévoué à son principe
tu dressais tes « adieux sans destin » à personne
sans le moindrement penser aux conséquences
ni à la dépense libidinale car depuis
que tu surveillais les marées du fleuve le temps
ne se comptait plus qu'en haute et basse
et l'odeur de marais se confondait à celle
des corps sans que tu puisses dire exactement
laquelle dans ta lenteur les choses semblaient
rapetisser plutôt que s'agrandir
la grande voie s'était refermée sur toi
sans pouvoir y faire quoi que ce soit
les oiseaux jacassaient, se moquaient
dans les forêts de ton arrêt et tu n'enchantais plus
de tes murmures que des oreilles proches
et familières quand tout le reste mon pauvre
est à vau-l'eau et qu'un poème vaut moins
qu'une blague même moins vu l'industrielle
falsification des choses et des rires dans ce pays
soumis aux coliques sans fin des commencements
chaotiques car en leurs fins déjà nommées
le paysage se retirait dans ses prières nocturnes
sans rien laisser à la ville perdue

10

l'aube venait-elle tu souhaitais le retour
du soir pour t'attabler à la démesure du temps
sa toile invisible contraignait ton corps
trouvait dans la nuit une transparence
que le jour ignorait plus longtemps
et plus loin on y voit surtout au plus creux
de l'hiver quand n'est plus au ciel
qu'un soleil gelé et pâle comme la lune
qui parle d'en bas l'écho sans rémission
d'un être plus profond ou d'une vieille âme
comme on le dit des mélancoliques tu avais
cette musique en tête l'insensé projet
que le monde fût saisi dans son entièreté
la ville le pays l'horizon les crimes les arts
tout d'un seul fil qui figure nu la fin du temps
ou de ta personne le pari et la confiance
d'un frère d'une sœur attentifs aux mots
du poème qui les déporteraient loin en eux
et loin hors d'eux dans le monde sans cesse
en ses débuts selon le cycle cosmique sans
que nous les humains puissions quoi que ce soit
aussi te méfies-tu davantage des futurologues
de la vie éternelle que des cartomanciennes
de fortune qui prédisent le bonheur
à la fin de tes jours pourquoi pas !

enfonce-toi dans l'inconnu qui creuse. Oblige-toi à tourner
René Char, *Feuillets d'Hypnos*

tu pourrais penser ces mots comme
feuillet des temps perdus et tu voudrais
sans représentation aller simplement
des mots de la mémoire des minutes
depuis le début des époques laissées en nous
la trace d'un indistinct héritage
pourtant il gît comme un cristal
il agite le langage qui voudrait en toi
tout embrasser du monde et qui embrasse
toute personne proche dont le regard
effeuille la page où courbe l'espace
tu t'attardes aux changements
du lieu natal pas lui physiquement
mais tel qu'il s'est transformé
et t'a changé inévitablement l'idée
de départ n'est plus le même témoignage
de ceci ou de cela n'a plus de sens comme tel
mais tel qu'imaginé tu n'en poursuis pas
moins ton labeur jubilatoire de vivre
au présent cette sensation de conter
le monde dans une globalité qui inclut
toutes les anamorphoses y compris celle
qui gît ici sous le langage torve qui
va selon ses goûts poursuivre ou rompre

12

des gens et des gens des vies et leurs vies
sans que tu les vois toutes comme ces gravures
anciennes qui représentent la vie quotidienne
d'autrefois et d'aujourd'hui tu ne sais pourquoi
elles suscitent l'émotion du perdu
tu penses tous ces êtres sont morts et
il reste d'eux cette silhouette ombrée
dans la nuit laquelle suscite en toi la nostalgie
toujours latente d'un lieu à conquérir
d'un espace qui te soit de mémoire
fraternel en cela que tu es en partage
de cet anonymat des jours courants
pour autant tu ne réussis pas
à agrandir ta vision qu'elle englobe
un monde et une sensation en l'inutile
suite de croquis qui auront à la fin
l'allure d'un dessein général dépassant
le scribe et l'auditeur

13

ce n'est pas d'un seul homme cette somme
penses-tu l'histoire du hasard est plus longue
encore qu'une vie et pas un seul ne s'est vu
achevant de naître et de même tu ne perçois
le moindre indice que tu pourrais passer
outré et faire parler les arbres au lieu de quoi
le silence demeure l'officiant des paroles
comptées cela tu en es presque certain
il suffit de poser sa main disponible
au premier venu pour qu'on s'attarde à ce genre
d'homme qui met sa vie en péril pour si peu
que c'en est risible pour tous sauf celui
qui commet cette ascension dans laquelle
il entraîne les autres tu comptes
sur le pouvoir charismatique du temps
« le temps est un fleuve sur sa pente^[1] »
et le heurt de la veille résolue continue
la lente mélopée des jours en allée
comme à l'unisson les hirondelles acrobates
défient la gravité ou les pigeons virevoltent
au-dessus des places que savons-nous
de cette gymnastique qui sait si ces acrobaties
ces cercles ne laissent pas des traces qu'eux seuls
savent reconnaître étant toujours dans le savoir
primitif et illimité

[1] William Cliff.

14

tu te perds un instant dans la contemplation
du fleuve qui n'a jamais cessé de couler
ni avant ni après ton départ jamais
les fleuves ne connaissent qu'une direction
comme ta vie qui suit le même chemin
jusqu'à l'impasse lumineuse terminale
ou le mur où se heurte son rêve tu
ne pousses pas davantage quelque chose
s'est rompu a laissé l'époque selon
toute apparence les vies s'éteignent
dans le mal de saison et tu t'approches
de plus en plus dirait-on les rues
portent un seul nom il résonne en toi
comme le symbole qu'aucune vie
récente n'a en lien et même si tout
a changé le fond demeure d'un lieu
qui te tient en éveil et forme en toi
une conscience du monde sans manifeste

15

tu ne perceras pas davantage l'énigme
du jour qui prend fin sans couleur
tant l'histoire perdure par-dessus ton épaule
les misères d'hier et d'aujourd'hui
sans compter celles qui viendront détruire
les rêves de toutes les générations le concert
du chaos ou l'écho de la bombe qui génère
encore ses ondes destructrices tu t'interroges
comment est-on là venu pour si peu
de gain dans cette idée saugrenue du progrès
comment penser progrès penses-tu
quand tant de vies usurpées sont alignées
dans le champ de l'histoire comment ont-ils
pu imaginer un quelconque gain
humain alors que les visages ont été défaits
désintégrés brûlés anéantis et tous les maux
que tu ajouterais à cette suite ne diraient
pas autrement ni davantage que les visages
ont été niés au nom d'un profit
comment imaginer qu'un visage
souffrant ne retrouve la responsabilité
que tu en éprouves et tu revois en son ouverture
du film de Lanzmann^[2] le visage de cet homme
presque heureux disant qu'il faut la joie
pour être dans la vie et quand l'interviewer
le pousse à parler d'un certain jour de la guerre
tu ne vois plus que la déformation par sa souffrance
d'avoir vu les corps aplatis de sa fille
et de sa femme dans le charnier

[2] Claude Lanzmann, Shoah, 1985.